

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 977 — 1^{er} Janv. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDELLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.

AVIS. — Prix de ce numéro avec son supplément : 1 franc. — Rétablir la pagination après l'avoir coupé.



Nos souhaits à nos abonnés de tout âge, de tout sexe et de tout rang. — (Traduction au crayon par M. Edmond Morin.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos gravures : Les soixante-quize sénateurs inamovibles; — Villersexel, 9 janvier 1871; — la collection Jubinal; — la catastrophe de la Louisiane; — M. le comte de La Guéronnière.

GRAVURES : Nos souhaits à nos abonnés. — Les soixante-quize sénateurs. — Villersexel (Silon de 1875). — Instruments de musique de la collection A. Jubinal. — Catastrophe de la Louisiane. — M. de La Guéronnière. — M. de Saint-Georges. — Échees. — Réous.

COURRIER DE PARIS

Voici une année qui finit bien mal et en voilà une autre qui n'a pas l'air de vouloir bien commencer. Hier, la mort par tout, aujourd'hui la politique; qu'est-ce qui arrivera demain?

Il est convenu que tous les morts ont été des gens bons, doux, aimables, probes et vertueux. Non-seulement ce serait manquer de goût que de ne point s'incliner devant le souvenir des vertus, des talents et des qualités qu'ils n'avaient jamais eus, mais le sentimentalisme qui est actuellement dans nos mœurs ne s'accommoderait guère de la plus légère critique.

S'il prenait fantaisie à un homme loyal et sincère d'insinuer dans sa prose que tel ou tel faiseur décadé, tel ou tel usurier enrichi, tel ou tel propriétaire cupide que la mort vient d'enlever, ne rappellerait saint Vincent de Paul que de fort loin, il se trouverait une multitude de gens fort disposés à crier *hero* sur le... malencontreux.

— Ah! scribe effronté, folliculaire sans pudeur, pourquoï vient-il « arroser de sa bave une tombe « encore entr'ouverte? »

Cette condescendance sentimentale pour les morts est bien facile à comprendre. « Par où tu passes, j'ai passé, par où j'ai passé, tu passeras, » a écrit Jahem sur son tombeau, et tout le monde s'en souvient, si bien que nul n'est tenté d'arracher la moindre fleur du dernier chemin, parce que chacun espère avoir une part des bourgeois.

Cette manière de respect a, du reste, sa raison et son excuse. Sa raison, c'est que personne n'a le droit d'accuser celui qui ne se défendra plus; son excuse, c'est que le coquin qui s'en va laisse une famille qui peut ne pas être à son image et que la douleur rend d'ailleurs respectable.

Après tout, il est si facile de ne point parler de ceux qui ne sont plus, qu'en parler pour en mal dire serait une inconvenance inutile.

Le Temps n'est-il pas là pour faire cette sinistre besogne et pour rendre à César ce qui lui appartient?

Le Temps, il ne faut avoir confiance qu'en lui; la postérité est méfiante et longue à revenir sur une erreur, et l'Histoire est une vieille coquette qui, ne demandant qu'à briller, se livre aux Michelet, aux Capéfigue, aux Vaulabelle, aux Blanc et aux Lorrinet, avec le même abandon et la même insouciance; ils la broient ou la pétrissent, ou la roulent, suivant leurs convictions ou leurs intérêts, et elle se laisse faire.

Je vous annonce un déluge d'ouvriers de nouvelle espèce, ou du moins d'une espèce qui, tout à l'envers des autres, ne travaille qu'en temps de révolutions: l'ouvrier candidat.

Il est bien facile de comprendre que, sans un tailleur et un bottier, le Sénat ne serait pas complet, et la Législative doit absolument, sous peine de clocher, compter un bureau hors rang.

Le gouvernement provisoire comptait parmi ses membres Albert, *ouvrier*; il est fort à désirer que l'ouvrier qui entrera au Sénat soit un homme aussi distingué que l'ancien collègue de Louis Blanc. M. Albert était fort brave, et, tout en travaillant de son état de mécanicien, il rédigeait et dirigeait une

publication, qui n'était pas sans mérite. Depuis, après bien des persécutions, il abandonna la vie publique et entra à la Compagnie du gaz.

Cette modeste fortune tenta bien des braves gens qui comprennent tout, hormis ceci: qu'on peut faire partie d'une assemblée politique quoiqu'on soit ouvrier, et non parce qu'on est ouvrier.

Quoi qu'il en soit, le candidat choisi par les comités pour un siège au Sénat est un ouvrier tailleur, homme supérieur, dit-on.

Il est plus que probable que son collègue Jules Simon va lui donner sa pratique.

Voyez-vous la scène d'ici?

— Bonjour, collègue.

— Bonjour, citoyen, je vous apporte votre habit.

— Vous êtes bien aimable.

— C'est mon devoir.

— Je veux dire bien exact.

— C'est mon mérite.

— Mon habit ne me gênera pas?

— Non, j'ai eu soin d'y mettre un poignard.

— Vous vous moquez! ôtez-moi vite cela; c'était bon pour les *carbonari*, mais nous, Dieu merci, nous procédons par la douceur, jusqu'à...

— Vous ne m'entendez pas: je veux dire que j'ai fait une couture.

— Ah! très-bien. Dites-moi, savez-vous que la droite me gêne.

— On y mettra un soufflet.

— Vous croyez que ça suffira?

— J'ai pris mes mesures.

— Homme précieux! Maintenant, signez-moi ce petit amendement.

— Impossible, j'ai signé l'amendement La Rochette.

— Vous?

— Moi. On peut avoir besoin de plus petit que soi.

— C'est vrai.

— Et puis il faut savoir se faire des clients.

— C'est vrai, impossible d'aller au Forum sans cela; vous vous êtes très-fort, vous arriverez.

A côté des noms du vicomte de La Guéronnière, du marquis de Saint-Georges, de François Mérilhou, l'auteur encore si jeune et si estimé de *l'Histoire des Parlements* et d'autres publications vraiment remarquables, la Chronique a enregistré, mais sans le souligner, le nom de Berthier.

Berthier, qu'on appelait le général, et qui n'avait rien de commun avec le prince de Wagram, avait pourtant, pendant vingt ans, commandé le plus beau, le plus joli, le plus gracieux régiment de France.

Le corps qu'il commanda avec tant d'éclat est le corps de ballet de l'Opéra, dont il était le régisseur.

C'était un brave homme ce Berthier, un honnête artiste qui jouait les rôles de danseur comique. Bien des générations de jolies femmes lui ont donné une larme, et jamais plus de jolis yeux ne pleurèrent sur une tombe.

Il y avait dans la vie de cet homme un épisode touchant et original.

Berthier était un mime du premier mérite; il aurait pu lutter avec l'incomparable Debureau.

Un jour, il rencontra sur sa route une jeune fille charmante et d'excellente famille, mais, je crois, assez pauvre; il l'épousa.

— Mes enfants, dit-il le soir à l'Opéra, je me suis marié ce matin. On dit que le mariage est une loterie; j'ai tiré le gros lot. J'ai épousé une jeune fille que j'aime, et, avec elle, je suis sûr de n'avoir jamais de discussion, de ne jamais être tourmenté; elle ne pourra pas se passer de moi, et jamais elle ne me fatiguera de son bavardage.

— Bah! dit Obin, on croit toujours ça.

— Moi, j'en suis sûr; ma femme est muette.

C'était vrai, M^{me} Berthier était muette de naissance; mais qu'est-ce que cela pouvait faire à son mari? il comprenait ses moindres gestes, et un signe de lui était tout un discours.

Ce que le bon danseur avait prévu s'était réalisé; la reconnaissance de sa femme se changea en admiration, et jamais mari ne fut plus heureux.

Mais qu'il est rare que le destin jaloux ne se plaise à déjouer les combinaisons humaines même les plus parfaites, même les plus honnêtes!

Un jour, le pauvre danseur fut cruellement frappé; il devint paralytique et dans l'impossibilité de faire un de ces gestes qu'il faisait si bien, un de ces gestes qui avaient fait sa réputation, sa gloire et son bonheur. Il voyait et comprenait encore sa femme, mais sa femme ne le comprenait plus; du moins il le croyait, et sa douleur fut grande.

Dieu eut pitié de lui et lui rendit l'usage de ses mouvements. Mais il était frappé; il savait la maladie cruelle qui plus tard devait l'emporter.

S'il est un fait d'où il soit tout à fait impossible de tirer un enseignement, c'est certainement d'une vente d'autographes.

Il semble au premier abord que le prix d'une lettre ou d'un document doit prendre sa valeur de la valeur même de son auteur; c'est pourtant une grave erreur. Le marché des autographes est comme tous les marchés possibles. Les prix ne se font ni sur la beauté, la bonté ou la solidité de la marchandise, mais bien sur sa rareté ou, mieux, suivant les besoins de la place.

La vente de feu Renduel, l'éditeur des romantiques de 1830, a offert les plus étranges variations.

Théophile Gautier, quatre lettres ne contenant rien de particulier, ni comme esprit, ni comme forme, ni comme fait, du Théophile Gautier des petits jours, adjugées les quatre pour cent un francs, plus les frais.

Une lettre du chantre d'Elvire, du conseiller du peuple, du tribun, de Lamartine enfin, une lettre un franc.

Une *idem*, comme on dit sur le catalogue, de Béranger, a atteint la somme de douze francs.

Deux lettres de l'immortel Balzac ont été adjugées à trois francs.

Un autographe du pauvre Gérard de Nerval a été poussé péniblement jusqu'à trois francs. Les morceaux de la corde de misère avec laquelle il s'est pendu se seraient certainement mieux vendus.

Henri Heine, en sa qualité d'Allemand, a été poussé jusqu'à trente-quatre francs, tandis que son compatriote Goethe à dix-huit. C'est Méphisto qui a dû rire.

Hérold, le grand musicien, est monté à quarante-un francs.

Un paquet contenant trois autographes de Jules Janin, l'élégant et doux maître; de Berryer, l'éloquent avocat, l'homme politique convaincu et fidèle, et enfin de M. Jules Simon du Sénat, de l'Académie française, etc., adjugés ensemble à trente-six francs; est-ce à dire douze francs chaque? c'est possible, mais invraisemblable.

A la place des héritiers Renduel, j'aurais demandé la division.

Alfred de Musset a été cédé pour trente-un francs, Rossini pour vingt-un et M^{me} de Récamier pour douze. Victor Hugo avait là une série de lettres d'affaires qui n'ont pas été disputées.

Voltaire a été adjugé à douze francs; c'est pour rien; mais que diable Voltaire pouvait-il avoir à dire à Renduel?

Un bon et digne bourgeois, honnête commerçant, paraît un jour orné d'une croix étrangère.

Un procès apprend au public que cette distinction a été payée par lui, à un entremetteur, la modique somme de trois mille francs.

— Eh quoi! lui dit un ami, vous l'honnête homme par excellence, le commerçant intègre, vous n'avez pas honte, après ce scandale, de porter à votre boutonnière une croix que vous avez achetée.

— Monsieur, répond sincèrement le bon Prud'homme, vous saurez que je ne veux rien devoir à personne... même à un souverain!

JULES NORIAC.

AVIS

Nous n'avons plus rien à ajouter à tout ce que nous avons dit de ce numéro exceptionnel: le public jugera. Qu'on nous permette pourtant de nous

excuser d'avoir réduit le texte démesurément, cédant à la tentation d'ajouter encore un attrait de plus à notre publication. Apprenant le succès obtenu par l'opéra-comique *la Petite mariée*, représenté à la Renaissance, nous nous sommes empressés de demander à l'auteur, M. Lecocq, la musique pour piano des couplets de l'ENLÈVEMENT, chantés par M^{lle} Granier; il a bien voulu les donner en hâte à M. Brandus, son éditeur, qui nous autorise à les reproduire. C'est une nouveauté qui fera le tour du monde, mais qui le fera plus vite en passant par le *Monde illustré*.

NOS GRAVURES

Les soixante-quinze sénateurs inamovibles

M. LE DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER (*Orne*) — Président de l'Assemblée nationale.
 M. MARTEL (*Pas-de-Calais*) — Vice-président de l'Assemblée depuis février 1871.
 M. DUCLERC (*Basses-Pyrénées*) — Vice-président de l'Assemblée nationale.
 M. FRÉBAULT (général) [*Seine*] — Commandait l'artillerie française à la bataille de Champigny.
 M. KRANTZ (*Seine*) — Ingénieur. A construit le Palais de l'Exposition en 1867.
 M. POTHUAV (amiral) [*Seine*] — Ancien ministre de la marine sous la présidence de M. Thiers.
 M. LASTÉYRIE (marquis de) [*Seine-et-Marne*] — Petit-fils du général de Lafayette.
 M. CORNE (*Nord*) — Ancien magistrat.
 M. DE LABOULAYE [*Seine*] — Membre de l'Institut.
 M. ROGER DU NORD (comte) [*Nord*] — A siégé à la Chambre sous Louis-Philippe.
 FOUBERT (*Manche*) — Ancien avoué et ancien avocat au barreau de Paris.
 M. DE MALEVILLE (Léon) [*Tarn-et-Garonne*] — Ancien député sous la monarchie de Juillet et ministre de l'intérieur en décembre 1848.
 M. CHANGARNIER (général) [*Saône-et-Loire*] — A pris, en dernier lieu, une part très-honorable aux opérations de l'armée de Bazaine.
 M. WOLOWSKI (*Seine*) — Economiste. Fondateur du Crédit foncier de France.
 M. PICARD (Ernest) [*Meuse*] — A fait partie du Gouvernement du 4 septembre.
 M. CASIMIR PERRIER (*Aube*) — Fils du célèbre ministre de la monarchie de Juillet.
 M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE (*Seine-et-Oise*) — Ancien secrétaire de la présidence sous M. Thiers.
 M. D'AURELLES DE PALADINES (général) [*Allier*] — Brillants services en Afrique, en Crimée et à Coumiers.
 M. FOURICHON (amiral) [*Dordogne*] — Ministre de la marine le 4 septembre 1870.
 M. CHANZY (général) [*Ardennes*] — Brillants services en Afrique. Commandant en chef de la deuxième armée de la Loire.
 M. CORDIER (*Seine-Inférieure*) — Grand manufacturier.
 M. DE LA ROCHETTE (*Loire-Inférieure*) — Ancien président de la réunion des cheval-légers.
 M. DE FRANCLIEU (marquis) [*Hautes-Pyrénées*] — Ancien officier de marine. Démissionnaire en 1830, s'est adonné à l'agriculture.
 M. DE CORNULIER-LUCINIÈRE (comte) [*Loire-Inférieure*] — A servi dans la marine.
 M. DUMON (*Gers*) — Ancien élève de l'École polytechnique. Grand propriétaire.
 M. THIÉRY (*Nord*) — Avocat à Lille.
 M. DE CHADOIS (colonel) [*Dordogne*] — Ancien capitaine; blessé à Coumiers.
 M. PAJOT (*Nord*) — Ancien capitaine.
 M. DE TRÉVILLE (comte) [*Aude*] — Ancien officier de dragons, démissionnaire en 1830.
 M. KOLB-BERNARD (*Nord*) — Grand industriel de Lille.
 M. BAZE (*Lot-et-Garonne*) — Avocat, questeur de l'Assemblée actuelle depuis sa réunion.
 M. HUMBERT (*Haute-Garonne*) — Jurisconsulte distingué.
 M. DE LAVERGNE (*Creuse*) — Ancien journaliste. A publié des travaux remarquables d'histoire et d'économie politique.
 M. LE ROYER (*Rhône*) — Avocat. Procureur général à Lyon au 4 septembre; fit preuve d'une grande énergie dans les troubles de 1870 et 1871.
 M. JAURÈS (amiral) [*Tarn*] — A fait les campagnes de Crimée, d'Italie, de Chine, de Cochinchine, du Mexique et de 1870-1871.
 M. BERTHAULD (*Calvados*) — Professeur de droit à la Faculté de Caen.
 M. CALMON (*Seine-et-Oise*) — Membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

M. OSCAR DE LAFAYETTE (*Seine-et-Marne*) — Ancien capitaine d'artillerie, ancien membre de la Constituante et de la Législative.

M. GAUTHIER DE RUMILLY (*Somme*) — Doyen d'âge de l'Assemblée. Avocat, plaida dans le procès des quatre sergents de la Rochelle.

M. LURO (*Gers*) — Avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation.

M. TRIBERT (*Deux-Sèvres*) — Se distingua comme volontaire pendant la dernière guerre.

M. FOURCAND (*Gironde*) — Négociant, ancien maire de Bordeaux.

M. CARNOT (*Seine-et-Oise*) — Fils du célèbre conventionnel de ce nom.

M. DE CHARRON (général) [*Haute-Loire*] — S'illustra à Palestro (1839) et à Blois (1871).

M. CRÉMIEUX (*Algérie*) — Vétéran des Assemblées parlementaires, ministre au 4 septembre, chef de la délégation de Tours.

M. CORBON (*Seine*) — Ancien typographe, ancien vice-président à la Constituante.

M. DE DOUHET (comte) [*Puy-de-Dôme*] — A proposé plusieurs projets de modification du suffrage universel.

M. GOCIN (*Indre-et-Loire*) — Maire de Tours pendant l'occupation.

M. HERVÉ DE SAISY (*Côtes-du-Nord*) — Ancien militaire; commandait pendant le siège les mobiles des Côtes-du-Nord.

M. LETELLIER-VALAZÉ (général) [*Seine-Inférieure*] — Ami intime de M. Thiers; a été sous-secrétaire d'État à la guerre en mars, en avril et en mai 1871.

M. DE LORGERIL (vicomte) [*Côtes-du-Nord*] — Publia plusieurs volumes de poésies, propriétaire et agronome.

M. LANFREY (*Bouches-du-Rhône*) — Publiciste, ancien ministre de France en Suisse.

M. LEPETIT (*Vienne*) — Doyen de la Faculté de droit de Poitiers.

M. LITTRÉ (*Seine*) — Un de nos plus grands savants; connu par son dictionnaire de la langue française.

M. PAUL MORIN (*Seine*) — Grand industriel, maire de Nanterre.

M. RAMPONT-LÉCHIN (*Yonne*) — Directeur des postes du 4 septembre 1870 au 24 mai 1873.

M. SCHÉPÉ (*Seine-et-Oise*) — Ancien professeur à l'École évangélique de Genève, collaborateur du *Temps*.

M. SCHEURER-KESTNER (*Seine*) — Chimiste distingué et grand industriel à Mulhouse.

M. TESTELIN (*Nord*) — Préfet à Lille pendant la défense.

M. DE TOCQUEVILLE (*Manche*) — Frère du célèbre écrivain politique.

M. CHARETON (général) [*Drôme*] — Officier du génie, blessé deux fois devant Sébastopol; rapporteur de la Commission de l'armée.

M. BÉRENGER (*Drôme*) — Volontaire des mobiles du Rhône, fut blessé à Nuits; ministre de M. Thiers.

M. DENORMANDIE (*Seine*) — Ancien président de la chambre des avoués.

M. JULES SIMON (*Marne*) — Ancien professeur à la faculté de Paris, ancien ministre au 4 septembre et sous M. Thiers.

M. EDMOND ADAM (*Seine*) — Avocat, préfet de police pendant le mois d'octobre 1870.

M. LAURENT-PICHAT (*Seine*) — Écrivain et poète.

M. SCHÖELCHER (*Martinique*) — Sous-secrétaire d'État à la marine en 1848, provoqua le décret d'affranchissement des esclaves.

M. CAZOT (*Gard*) — Ancien secrétaire général au ministère de l'intérieur sous M. Gambatta.

M. BILLÔT (général) [*Corrèze*] — Commandant du 18^e corps pendant la guerre; s'illustra à Villersexel.

MAGNIN (*Côte-d'Or*) — Maître de forges, ministre du commerce sous la Défense nationale.

M. DE CISSEY (général) [*Ille-et-Vilaine*] — Ministre de la guerre; brillants services en Crimée et à l'armée de Metz.

M. WALLON (*Nord*) — Ministre de l'instruction publique; a donné son nom à la Constitution du 25 février.

M^{sr} DUPANLOUP (*Loiret*) — Évêque d'Orléans, une des illustrations du haut clergé.

M. DE MONTAIGNAC (marquis) [*Allier*] — Contre-amiral; ministre de la marine.

M. DE MALEVILLE (marquis) [*Dordogne*] — Ancien magistrat, ancien député, ancien membre de la Chambre des pairs de Louis-Philippe.

Villersexel, le 9 janvier 1871

IL A maison Goupil vient de publier un album grand in-folio de reproductions d'ouvrages exposés au dernier Salon. Il contient soixante-dix photographies d'une exécution sans rivale. C'est la perfection du genre. Nous n'exagérons pas: on n'a jamais aussi bien fait; faire mieux paraît impossible. Quand on y songe, quel artiste, que lesoleil!

D'ailleurs, cet album se recommande par une innovation assurément intelligente. La Poésie y tient une noble place: autant d'estampes, autant de sonnets. C'est à M. Adrien Dézamy qu'est échue la mission difficile de rimer sur tant de thèmes différents. Or, M. Dézamy est poète par le goût, par le style. Souvent sa pensée a de la profondeur et de l'émotion; sa gaieté s'épanouit aimable, alerte, en des vers toujours bien remplis; il trouve le trait imprévu; sans effort, il change de couleurs en même temps que de sujets. En un mot, si la besogne n'était pas commode, il l'a pourtant réussie à souhait.

Voici le sonnet qui accompagne le beau tableau de M. de Neuville, dont nous publions aujourd'hui la gravure. Tout le monde le trouvera, comme nous, solidement frappé, excellemment pensé:

Sur la place du Vieux-Marché
 La mitraille éclate et se brise;
 L'air crépite, et la poudre grise
 Le bataillon demi-fauché.

De mourants le sol est jonché.
 Courage, enfants! la ville est prise!
 Ruez-vous sur la maison grise
 Où l'ennemi s'est embûché.

Pour le déloger qu'on apporte
 Paille et fagots devant la porte
 Qui résiste encore à nos coups.

Par le feu — ressource dernière —
 Qu'on l'attaque! ... Dans leur tanière
 Flambez ces renards et ces loups!

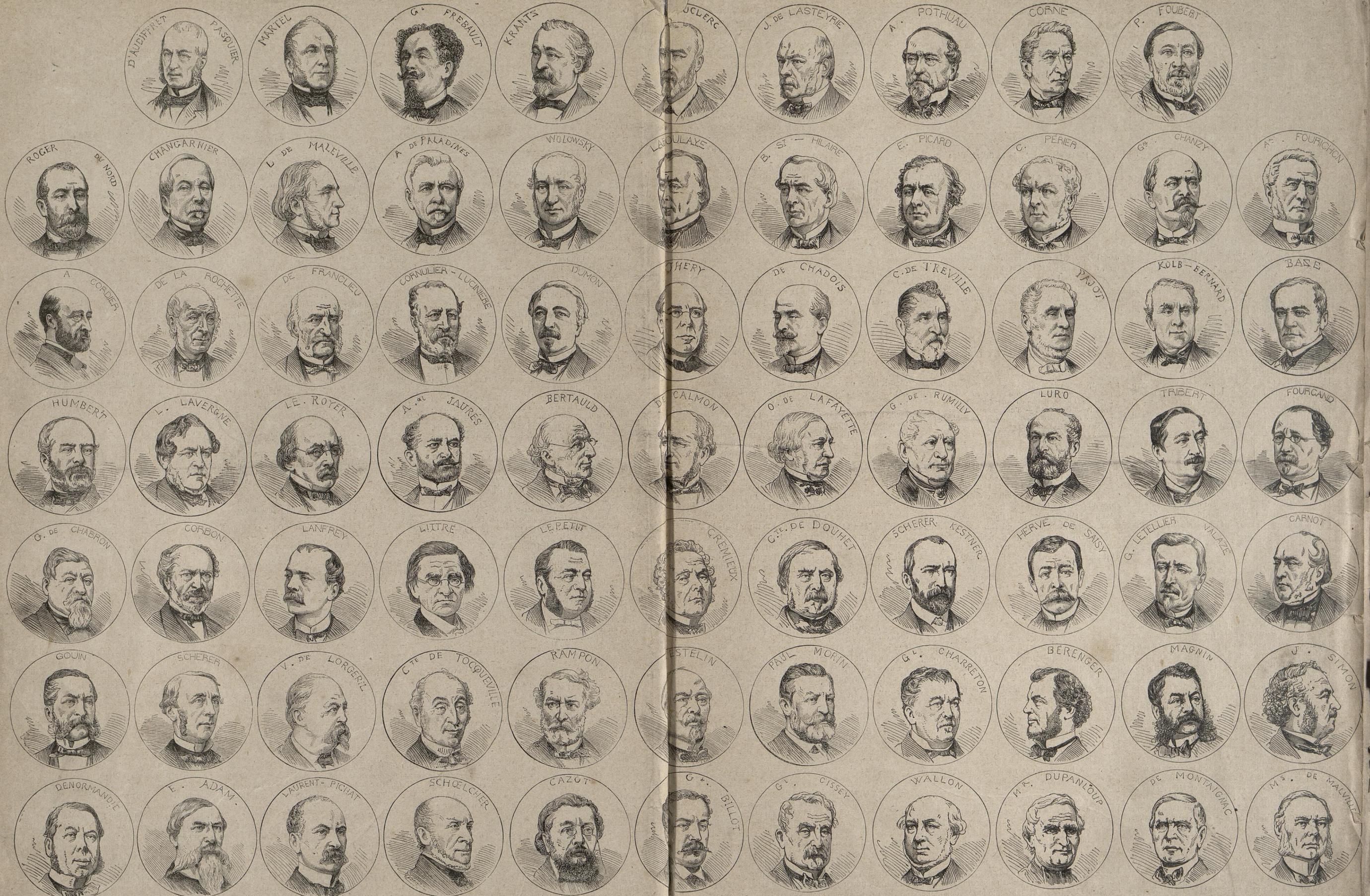
Mais nous voudrions, au lieu d'un, transcrire ici vingt morceaux du recueil: *Lesbie*, le *Gynécée*, le *Régiment qui passe*, *En 1793, l'Envoi*, *Charrettes de pavés*, *Un pré communal*, ou bien le *Lever du soleil sur les côtes de Hollande*, d'une forme particulièrement délicate, *Au soleil*, d'une humeur un peu gaillarde, *Is allaient...* si franchement conté en langage rabelaisien! Combien d'autres pièces nous pourrions aisément citer encore! Car plusieurs sont irréprochables, aucune n'est indifférente, toutes se distinguent par une exécution soignée du détail, témoignage d'un esprit exigeant pour lui-même, épris de sa tâche. Enfin, pour tout dire, galants ou sévères, badins ou graves, il y a là bien des vers animés de ce souffle de grâce, parfumés de ce charme qui décele seulement la vraie Muse, le vrai Poète. — OLIVIER MERSON.

P. S. — Nous n'avons pas à faire ici l'éloge du tableau de M. de Neuville, que nous publions comme pendant, souvent demandé, aux *Dernières cartouches*. — Dans le journal comme au Salon, dans le public comme parmi les artistes, le succès a consacré le talent du brillant et patriotique peintre du courage malheureux; nous croyons cependant utile de compléter ce drame des yeux par les quelques lignes historiques du livret du Salon de 1873, dont ce tableau fut l'un des plus grands attraits:

« Après une lutte sanglante, Villersexel était enlevé à la fin de la journée par les troupes du 18^e corps. Fortifiés dans plusieurs maisons, les Allemands n'en continuaient pas moins un feu meurtrier sur nos soldats. Ceux-ci, après avoir vainement essayé d'enfoncer les portes barricadées, coururent chercher, dans les greniers et sous les hangars, des fagots et de la paille qu'ils vinrent amonceler contre l'obstacle. Ainsi allumé, le feu se propagea rapidement. Tout ce qui restait d'Allemands fut tué ou pris. »

La collection Jubinal

L'EXPOSITION des Alsaciens-Lorrains, au Corps-Législatif, avait mis en relief une partie très-curieuse de la collection du regretté M. Jubinal, et nous lui avons dès lors demandé la permission de copier chez lui quelques-uns des objets exposés dans sa vitrine des instruments de musique. M. Jubinal était la bienveillance et la courtoisie même; non-seulement il mit à notre disposition ses galeries si remarquables, mais il voulut collaborer à notre publication le jour où paraîtraient les reproductions de ses chers trésors. Nous avons même en main un long article sur les origines des instruments de musique du plus grand intérêt, que nous publierons prochainement. — Aujourd'hui, nous présentons à nos lecteurs, regrettant de n'avoir pu faire ce plaisir au défunt qui nous les avait montrés avec amour, quelques-unes des rares pièces qu'ils ont peut-être vues dans la vitrine du Corps-Législatif. — Que de merveilles! — Il y avait là un



Les soixante-quinze sénateurs inamovibles, selon l'ordre de leur élection par l'Assemblée nationale. Dessins de M. Bocourt, la plupart d'après les photographies de M. Franck et quelques-uns d'après MM. Reutlinger, Truchelut, Appert, etc., photographes.

tambour de basque espagnol, ayant appartenu au grand guitariste Huerta, mort en France pendant le siège de Paris; une guitare, qui offre un très-beau travail d'ivoire incrusté sur l'une de ses faces, est d'origine française et remonte au règne de Louis XIII; des musettes fort élégantes, remontant, l'une, à l'époque de Louis XIV, l'autre, au règne de Louis XV.

Un cor d'appel en ivoire, du seizième siècle, sur lequel est gravé le mot : *Unicornio*. C'est, en effet, ce qu'on appelait à cette époque un *unicorne*; un autre en verre de Bohême et un cor de chasse en même matière, qui paraissent être du dix-septième siècle; une très-belle crecelle en bois sculpté du quinzième siècle, provenant de l'abbaye de l'Escaladieu, près Bagnères-de-Bigorre, où elle remplaçait les cloches à l'intérieur de l'église le vendredi saint, lorsque celles-ci, selon la tradition, accomplissaient leur voyage à Rome.

Il y avait aussi diverses flûtes anciennes, tant en ivoire qu'en marqueterie, en écaille et en fer. Cette dernière passe pour avoir appartenu à la garde écossaise de nos rois. Enfin une cithare du seizième siècle, plusieurs élégantes pochettes, avec leurs étuis couverts de fleurs de lis, ce qui prouve que leurs propriétaires étaient maîtres à danser de la cour, et peut-être, comme on disait alors, professeurs de maintien de Mesdemoiselles de France.

N'oublions pas non plus, dans cette énumération, les bâtons de chef d'orchestre; il y en a six: l'un, en ébène, datant d'Henri IV; un autre de Louis XIII, en marqueterie française très-élégante; le troisième, en ivoire gravé, représentant un concert d'amours, époque Louis XIV; le quatrième, en ivoire également, portant gravé dans sa longueur un gracieux motif musical; on attribue à ce bâton une origine des plus illustres, car il aurait appartenu à Mozart; le cinquième, en corne blonde, marqué des initiales G. R., a été offert, dit-on, à Rossini, lorsqu'il dirigeait en Italie, avant ses grands succès de compositeur, l'orchestre de la Scala; le sixième et dernier, d'une richesse et d'une élégance peu communes, est en ébène, orné de rubis, surmonté d'une lyre en or, et porte sur un ruban d'émail, incrustés dans la longueur de l'ébène ces mots : « Offert à M. Fétis, comme hommage de reconnaissance, par ses anciens élèves. »

Signalons encore, parmi les autres objets exposés alors par M. Jubinal, un petit violon à éventail, dans la forme des stradivarius; deux statuettes en buis, costume de la cour de Louis XIV, représentant deux danseurs; divers petits modèles de mandolines, de violons, de musettes, et un très-joli bas-relief en bois ciselé figurant le triomphe de la musique, couronnée par Apollon. Ce bas-relief remonte au règne de Henri IV.

La catastrophe de la « Louisiane »

Avec l'année qui finit, nous avons malheureusement à ajouter un nouvel et épouvantable accident à notre bilan de sinistres maritimes, déjà si nombreux dans ces temps derniers. Le lundi 20 décembre, vers huit heures du soir, un abordage a eu lieu à l'entrée de la Gironde, au-dessous de Pauillac, entre le paquebot la *Louisiane*, appartenant à la Compagnie générale transatlantique, et la *Gironde*, propriété de la Compagnie des messageries maritimes. La nuit était très-noire, un épais brouillard couvrait la mer. Les deux vaisseaux, venant en sens inverse, se sont heurtés violemment. La *Gironde* eut tout son avant fracassé et se dégagea immédiatement. A bord de la *Louisiane*, on renversa la vapeur; malheureusement, ce navire, qui avait une voie d'eau énorme à l'arrière, commença à couler à pic. Bien que le capitaine eût commandé d'armer les embarcations, c'était chose impossible, car elles sont habituellement recouvertes de bâches qui les défendent contre les coups de mer. Les officiers travaillaient néanmoins à les dégager, et c'est à ce poste que le capitaine et les premier et deuxième lieutenants, qui avaient presque réussi à mettre à l'eau le *life-boat* (canot de sauvetage), furent entraînés par la chute de cette embarcation. Le capitaine, entraîné par un courant de cinq nœuds à l'heure, car la marée montait, disparut sous l'eau. A ce moment, on aperçut les feux d'un vapeur qui arrivait droit sur les naufragés. C'était le steamer *Héria*; passant à 100 mètres, il mouilla au plus près de l'avant de la *Louisiane*. Ses embarcations arrivèrent bientôt, en même temps que se montraient celles de la *Gironde*. Les naufragés étaient sauvés, après une agonie qui

avait duré une grande heure. Les sauveteurs prirent les dames d'abord, puis les naufragés se trouvant sur les derniers échelons des haubans. La plupart des marins, chauffeurs, ainsi que les passagers d'entrepont, s'étaient cramponnés en grappes dans les haubans de la misaine. Presque tous furent recueillis par les canots du navire anglais.

La *Louisiane* venait de Saint-Thomas et de Cuba. Le capitaine, le troisième lieutenant, onze marins et une passagère ont été victimes de cette épouvantable catastrophe.

M. le vicomte A. de la Guéronnière

MONSIEUR le vicomte A. de la Guéronnière a succombé subitement à un épanchement au cerveau. Il avait travaillé dans la matinée à une étude politique qu'il comptait publier prochainement.

M. de la Guéronnière naquit en 1816; il avait débuté dans le journalisme à Limoges, sa ville natale, et était venu fort jeune à Paris, où M. de Girardin lui confia, dans la *Presse*, le compte rendu de l'Assemblée. Plus tard, il entra au Conseil d'État et devint successivement directeur général de la presse au ministère de l'intérieur, sénateur, ministre plénipotentiaire en Belgique et ambassadeur à Constantinople. Il était grand-cordon de la Légion d'honneur.

THÉÂTRES

PORTE-SAINT-MARTIN : la *Jeunesse des Mousquetaires* (ce-prise). — Matinées littéraires : *Jean III Sobieski ou le Siège de Vienne*, drame en cinq actes et en vers, par M. Kristien Ostrowski. — THÉÂTRE-DES-ARTS : les *Flâneurs de Paris*, pièce en quatre actes, par MM. Eugène Grangé et Émile Abraham. — THÉÂTRE-DÉJAZET : *Enlevez! c'est pesé!* revue de l'année, par MM. Guéné et Gabel.

VOILA les *Mousquetaires* revenus, les *Mousquetaires* du beau temps d'Alexandre Dumas, les *Mousquetaires* de notre jeunesse et de notre joie! Cela fait plaisir à revoir comme une gravure enluminée qu'on retrouve après douze ou quinze ans. Enluminure, en effet, cette pièce fameuse et toujours amusante, coloriage rehaussé d'or, imagerie populaire. Ces trois hommes, — qui sont quatre en réalité, — d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, forment un pendant tout naturel aux quatre fils Aymon; le cardinal de Richelieu lui-même représente assez bien l'enchantement Maugis. Les uns et les autres semblent sortis de la célèbre fabrique de Pellerin, à Épinal; on pourrait les fixer avec quatre pains à cacheter au-dessus d'une cheminée de village, comme le portrait du Juif-Errant... dont ils ont la valeur historique.

Cette reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires* a eu le plus heureux sort. Un des auteurs survivants, M. Auguste Maquet, avait quitté le château qu'il habite ordinairement (un château historique, s'il vous plaît), pour venir surveiller les répétitions générales. La pièce est bien montée; elle n'exige pas, d'ailleurs, des décors à fracas; les soins de la direction se sont portés sur l'élégance des salons et l'exactitude des mobiliers. Les costumes ne pouvaient manquer d'être riches; c'est un des attrait principaux de l'ouvrage; aussi ne compte-t-on pas les grands manteaux, les grandes épées, les grands chapeaux, les grandes plumes, les grandes bottes. Tout cela est à l'unisson des grandes enjambées, des grands gestes, des grandes phrases, des grands sentiments.

Ceux d'entre les spectateurs qui n'ont pas vu Mélingue dans le rôle de d'Artagnan accepteront aisément M. Dumaine. M. Dumaine a, en effet, la bonne humeur, la franchise, la voix et le regard sympathiques. Ce qu'il n'a pas, c'est le mordant, le vibrant, l'étourdissant, l'éblouissant. Les compagnons de d'Artagnan sont représentés : Athos, par M. Taillade; Porthos, par M. Laray; Aramis, par M. René Didier. Distribution suffisante, sans rien de plus. M^{me} Dica-Petit a accepté le rôle odieux de Milady, mais elle n'a pu parvenir à s'y faire détes-

ter. — En résumé, la pièce se soutient, surtout par elle-même.

Sur ce même théâtre de la Porte-Saint-Martin, M. Ballande, le créateur des Matinées littéraires du dimanche, a hasardé, pendant ces dernières fêtes de Noël, la grosse partie d'une pièce nouvelle. Et quelle pièce! Un drame en cinq actes et en vers, portant ce titre retentissant comme un chariot rempli d'armures : *Jean III Sobieski ou le Siège de Vienne*. A coup sûr, voilà du courage. Le plus beau de l'histoire est que ce drame a réussi, et que le public de jour a franchement applaudi, surtout aux deux derniers actes. Ce n'est pas que la représentation n'ait souffert de quelques accrocs; entre autres, un figurant, qui n'avait que trois mots à dire, a annoncé : le *zivér*, au lieu de *visir*. Il y a aussi trop de lettres qu'on se repasse; tous les personnages se succèdent avec un papier à la main. Mais ces défauts sont emportés, roulés, dans le mouvement tragique, effacés par des vers d'un beau jet. L'auteur de *Jean Sobieski* est un écrivain de la colonie polonaise, bien connu de tous les lettrés parisiens, M. Kristien, un poète, qui a toujours eu jusqu'à présent plus de persévérance que de chance. Espérons que sa réussite d'aujourd'hui lui facilitera l'accès des autres scènes.

Les *Flâneurs de Paris!* un titre à faire ouvrir d'étonnement les yeux de toute la génération actuelle. Qu'est-ce que c'est que cela, un flâneur? Est-ce que cela a jamais existé? Comment pouvait-on être flâneur? On ne savait donc pas le prix de la vie en ce temps? A l'heure qu'il est, un flâneur est aussi difficile à rencontrer qu'une grisette. Eh quoi! on a vu, il y a vingt ans, il y a trente ans, des individus qui s'en allaient sans savoir où, le nez au vent, poussés par le hasard, conduits par la fantaisie, s'arrêtant pour un oiseau qui vole, pour un cerceau qui roule? Mon Dieu! oui, et ils étaient plus nombreux qu'on ne le suppose. Avant les flâneurs, — car le mot est moderne, — il y avait eu les badauds, les musards. Il appartenait à notre siècle positif de balayer cette classe d'êtres curieux. Aussi la pièce du Théâtre-des-Arts a-t-elle l'intérêt d'un chapitre d'histoire. Mais pour écrire la physiologie du flâneur, ce ne serait pas trop de la collaboration de La Fontaine, de Sterne et de Charles Nodier, — les trois plus grands flâneurs qu'on ait jamais connus.

La revue du Théâtre-Déjazet nous ramène, non pas précisément à l'argot, mais au langage populaire, à la formule du faubourg, à la métaphore de l'atelier. *Enlevez! c'est pesé!* Voilà le titre. Dans le fond, c'est une expression fort innocente, qui se rattache sans doute aux industries des bouchers et des épiciers. Par extension, on a pu l'appliquer à des scènes de boxe; envoyer un coup de poing à quelqu'un, cela s'est appelé : lui régler son compte. Un loustic, après avoir d'un croc-en-jambe déposé son adversaire à terre, se sera peut-être écrié : *Enlevez! c'est pesé!* Ainsi se forment les rhétoriques. De fait, la revue du Théâtre-Déjazet a des prétentions à une espèce de justice sommaire. Elle aussi, comme la revue des Variétés, distribue l'éloge et le blâme aux pièces de l'année; elle y apporte une certaine gaieté qui fait passer ses jugements. L'étoile du lieu est une plantureuse et riante personne, M^{me} Eudoxie Laurent, qui s'entend fort bien à détailler un couplet.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

NÉCROLOGIE : M. de Saint-Georges, librettiste; Alexis Azevedo, critique musical.

IL A mort vient de frapper deux écrivains qui tenaient de près à la musique : M. de Saint-Georges, le fécond librettiste; et Alexis Azevedo, le critique musical qui tint longtemps la fêrule d'une main si nerveuse et si implacable.

Nous voulons leur faire nos adieux.

Il est vrai que nous n'avons connu le premier que comme on se connaît à Paris, c'est-à-dire d'un peu loin et par l'intermédiaire d'amis communs. Quant au second, une fréquentation assidue pendant près de vingt ans nous met à même de tenir sur lui de plus longs discours.



Jules J. W. E.
Le Monde illustré. — N° 977.

J. Robert sculp.

Bureaux : 13, quai Voltaire, à Paris.

VILLERSEXEL, LE 9 JANVIER 1871

Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée — Armée de l'Est. — Tableau de M. A. de Neuville — Dessin de M. J. Lavée — Gravure de M. J. Robert.
D'après la photographie publiée par M. Goupil, propriétaires du droit de reproduction.

M. de Saint-Georges était ce vieillard bien portant, à la mine accueillante, que nous avons tous rencontré sur le boulevard ou dans les théâtres, et qui, à force d'élégance juvénile, avait rendu réparable l'outrage des ans.

Il était né en 1799, comme Halévy, dont il fut l'ami et le collaborateur fidèle. Le bagage dramatique qu'il laisse après lui est considérable; aussi l'histoire de sa vie se résume-t-elle dans le catalogue de ses œuvres, ce qui est le fait de tous les grands travailleurs.

Ce fut en 1823 que son nom fut imprimé pour la première fois sur l'affiche de l'Opéra-Comique; il signait avec Menissier une pièce en un acte, *le Pourgeois de Reims*, dont Fetis avait écrit la musique.

Il donna depuis au même théâtre: (1821) *l'Artisan*, musique d'Halévy; — (1829) *Pierre et Catherine*, musique d'Adolphe Adam; — (1829) *l'Illusion*, musique d'Hérold; — (1829) *Jenny*, musique de Carafa; — (1833) *Ludovic*, musique d'Hérold et d'Halévy; — (1835) *la Marquise*, musique d'Adam; — (1835) *l'Éclair*, musique d'Halévy; — (1836) *l'Ambassadrice*, musique d'Auber; — (1839) *la Reine d'un jour*, musique d'Adam; — (1840) *la Fille du régiment*, musique de Donizetti; — (1841) *les Diamants de la couronne*, musique d'Auber; — (1846) *les Mousquetaires de la reine*, musique d'Halévy; — (1848) *le Val d'Andorre*, musique d'Halévy; — (1853) *les Amours du Diable*, musique de Grisar; — etc...

Tels sont les principaux livrets de Saint-Georges appartenant au répertoire de l'Opéra-Comique et à celui du Théâtre-Lyrique.

L'Opéra a donné de lui, outre un nombre assez important de ballets: (1841) *la Reine de Chypre*, musique d'Halévy; — (1852) *le Juif errant*, musique d'Halévy; — (1858) *la Magicienne*, musique d'Halévy; — etc...

L'auteur des *Mousquetaires de la reine* a été mêlé, comme on le voit, au grand mouvement de la musique dramatique pendant la période du romantisme. Il est un de ceux qui, dans l'art très-spécial et très-difficile du livret d'opéra, ont le mieux tenu leur place à côté de Scribe.

— Une circonstance particulière et d'un ordre matériel nous avait mis à même de connaître Alexis Azevedo un peu mieux que le commun des biographes qui viennent de raconter sa vie.

Pour dire la chose tout platement, Azevedo était notre voisin de quartier. Pendant plus de quinze ans, nous avons fait bras dessus bras dessous, et plusieurs fois par semaine, le chemin de chez nous aux théâtres lyriques, où nous appelait les devoirs du métier. Or, il est certain qu'on s'est tout

dit quand on a fait ensemble un voyage de plus de huit cents lieues.

Nous aurions donc bien des chapitres à écrire sur notre compagnon de route, et il nous serait encore aisé de noter aujourd'hui les longues conversations que nous avons tenues le long des rues au sortir des premières représentations. Nos dialogues, dont il prenait la plus grosse part, sont d'autant plus présents à notre mémoire, que souvent la conversation s'animaient, car nos opinions en musique n'étaient pas toutes pareilles.

Malgré tout ce qu'il y avait de pressant dans ses démonstrations, il n'avait pu que nous faire partager ses admirations pour Rossini et toute la grande école des mélodistes. Quant à l'horreur réelle, presque originale dans sa violence, que lui inspiraient d'autres maîtres, il nous était impossible de nous y associer. De là nos querelles, tout amicales il est vrai; car, si Azevedo a jamais péché en écrivant ses ardents feuilletons de *l'Opinion nationale*, ce n'est que par excès de sincérité. Il avait l'oreille ainsi faite, que *la Juive* et *le Val d'Andorre*, *le Trophée* et *le Pardon de Ploërmel* lui causaient de cuisantes douleurs.

Et il est à son honneur de proclamer que ses écrits, si excessifs qu'ils aient pu paraître à la foule, n'étaient pour ceux qui le connaissaient bien que l'expression rigoureuse de ses sentiments. Azevedo était de ces écrivains obsédés par un idéal et qui, dans leur loyauté, aiment à tout dire au risque d'en trop dire.

Sa vie nous sera facile à conter, car nous avons sous la main son autobiographie insérée en 1863 dans un livre inaperçu de nos confrères, et qui est intitulé... (Mais nous n'en pourrions donner le titre sans nous faire à nous-même ce qu'on appelle très-vulgairement une « réclame ».)

Jacob-Alexis Azevedo était né à Bordeaux le 18 mars 1813.

Son nom appartenait déjà aux annales de la musique. Un cousin germain de son grand-père avait joui d'une grande réputation de chanteur, et s'était signalé à la cour de Marie-Antoinette en disant des duos avec Garat. C'est ce musicien que Roger de Beauvoir a mis en scène dans son roman du *Chevalier de Saint-Georges*.

Azevedo apprit le solfège, le violon et la flûte dans sa ville natale. Quelque temps après son arrivée à Paris, en octobre 1832, il fut admis au Conservatoire dans la classe de Tulou.

Pendant le cours de ses études il lui arrivait souvent de faire l'intérim d'un flûtiste dans un théâtre. Un soir qu'il remplaçait Rémusat au Cirque-

Olympique, où l'on représentait une pièce intitulée *la République, l'Empire et les Cent-Jours*, un cheval sauta dans l'orchestre pendant qu'il jouait « un solo plaintif exprimant la douleur des Cinq-Cents chassés de l'orangerie de Saint-Cloud. » L'arrivée de l'artiste quadrupède au milieu des musiciens ne causa d'autre dommage au soliste que l'interruption du motif qu'il s'évertuait à rendre déchirant.

Nous ne voulons pas attribuer à cette petite mésaventure la résolution que prit Azevedo de jeter sa flûte par-dessus les moulins. Toujours est-il que ce fut vers cette époque qu'il se livra aux affaires de bourse, qui devinrent son occupation et sa préoccupation principale pendant plus de vingt ans. Il ne renonça pourtant pas à l'art qui l'avait d'abord captivé, et il ne cessa d'employer ses loisirs à étudier en philosophe toutes les questions qui s'y rattachent.

Nous le voyons, à ses débuts dans la littérature musicale, collaborer à une infinité de petits journaux, puis donner des articles au *Siècle*, à la *France musicale*, à la *Presse*, etc... Il fonda même, en 1846, une feuille spéciale intitulée *la Critique musicale*.

On a de lui deux importants ouvrages, les biographies de *Rossini* et de *M. Félix David*, qui se recommandent avant tout par l'exactitude des faits, les épreuves ayant été corrigées sous l'œil même des intéressés. Puis une *Méthode de transposition par les nombres*, et les *Doubles-croches malades*, écrit humoristique qui fut l'amusement de ses derniers jours.

Mais c'est surtout dans ses feuilletons de *l'Opinion nationale* (1839-1870) qu'on retrouve Azevedo tout entier, avec sa pétulance méridionale et la conviction exaltée qu'il mettait à soutenir ses doctrines. On l'y voit de face, dans l'attitude du combat, la plume en arrêt et prêt à pourfendre les ennemis de la Mélodie, qui était la dame qu'il servait.

ALBERT DE LASALLE.

NOTA-BENE. — Le manque de place et l'occasion prévue d'accompagner une gravure avec notre texte, nous oblige à remettre à huitaine le compte rendu de *la Petite mariée*.

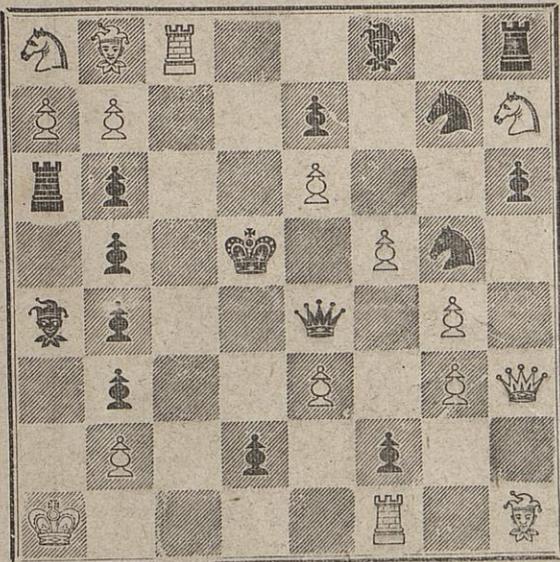
La Mosaïque forme un fort joli volume in-4° de 424 pages orné d'environ 300 belles gravures. Il vient d'être mis en vente au prix de : 7 francs, broché; 8 francs 50, relié à l'anglaise, et 10 francs, relié richement, avec tranches dorées. Pour le recevoir franco dans les départements, il faut ajouter 1 fr. 50 au prix ci dessus.

Nous n'hésitons pas à la recommander en toute confiance aux personnes qui ont des étrennes à offrir.

Adresser les demandes à l'administration de la Mosaïque, 11, quai Voltaire, à Paris.

PROBLÈME N° 585

COMPOSÉ PAR M. FAYSSÉ PÈRE



Les Blancs font mat en trois coups

L'auteur de cette composition, dans laquelle figurent toutes les pièces de l'échiquier, l'intitule simplement : « Complication phénoménale. » Les amateurs si compétents qui suivent nos problèmes apprécieront le plus ou moins la justesse de la qualification.

Le problème n° 585 se résout en trois coups.

A tous nos correspondants nous adressons nos meilleurs souhaits de bonne année.

P. JOURNOUD.

CRESPIN AINÉ

A SES CLIENTS et A TOUT LE MONDE!!

La prospérité toujours croissante de sa Maison lui suscite chaque jour bien des envieux. Mais ses 20 ans d'existence, ses 200,000 clients, les nombreuses récompenses obtenues à toutes les Expositions auxquelles il a concouru, 2 Diplômes d'honneur, 3 Médailles d'or, dont une à l'Exposition de 1875, pour son système de vente à crédit, son but philanthropique et moralisateur, le mettent à l'abri de toutes manœuvres malhonnêtes.

Cependant CRESPIN AINÉ, à raison de certains bruits malveillants qui se sont produits récemment, croit devoir mettre en garde sa nombreuse clientèle et la prévenir que certains individus se présentent à domicile sans aucun mandat de sa Maison, quoique s'en disant employés, pour exiger de l'argent de ses clients, sous le prétexte qu'ils sont en retard de faire leurs paiements. Il fait remarquer que tous les employés de la Maison Crespin aîné sont revêtus d'un costume, ou portent tout au moins une casquette avec le nom Crespin aîné en toutes lettres. A défaut, ils sont munis d'une lettre signée Crespin aîné, dont les clients doivent exiger la production.

CRESPIN AINÉ rappelle à tous, clients ou non, que l'entrée de ses Magasins est libre, toutes les marchandises marquées en chiffres connus. C'est une vraie Exposition permanente. Tout visiteur est assuré de trouver, dans cet utile établissement, tout ce qu'il pourra désirer, même le crédit. Tout le monde enfin, clients ou fournisseurs, pour être satisfaits sur l'heure, n'ont qu'à se présenter à la caisse, qui n'a jamais été fermée, même pendant les deux sièges.

CRESPIN AINÉ.

DIABÈTE Sucré P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les péches de Montreuil viennent vite, mais il y en a d'autres qui viennent plus vite encore, je veux parler de péche télégraphique.

Ont deviné le dernier rébus : MM. les habitués du café de la Maison dorée, à Marseille; le vice-président du cercle de la Pluvine, à Avignon; A. Cury, café Français, à Mézières; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans, qui a aussi deviné le précédent rébus.



La collection de M. A. Jubinal, récemment décédé. — (Dessin de M. E. Garnier.)

1. Danseur de ballet (Louis XIV) statuette en bois. 2. Pochettes de maître à danser, en écaïlle et marqueterie. 3. Cithare en ivoire du 16^e siècle. 4. Pochette violon-éventail.
5. Bâtons de chef d'orchestre époque Louis XIII et Louis XIV (le plus mince vient de Mozart). 6. Trois flûtes du 17^e siècle. 7-8. Musettes Louis XIV. 9. Musette Louis XIV avec soufflet.



Catastrophe de la *Louisiane* abordée par la *Gironde*, à Pauillac (Gironde). — (Improvisation de M. Vierge, d'après les croquis de M. Ph. Tissé.)

LA PETITE MARIÉE

OPÉRA BOUFFE de CH. LECOQ.

COUPLETS DE L'ENLÈVEMENT — Chantés par Mademoiselle J. GRANIER.

(Brandus éditeur.)

Prestissimo.

PIANO.

1^{er} COUPLET. Vraiment j'en ris d'a - van - ce En

nous voyant tous deux Un se di - ra je pen - se Ce sont deux a - moureux, D'un époux ou d'un pé - re Re - doutant la co -

- lè - re Ils vont pauvres enfants Où vont tous les a - mants Eh bien non monsieur non ma - dame Ce que vous voyez i - ci C'est

un ma - ri c'est un ma - ri qui se sauve a - vec sa fem - me, U - ne femme qui fuit a - vec son ma -

- ri C'est un ma - ri qui se sauve a - vec sa fem - me C'est u - ne fem - me qui fuit a - vec son ma - ri.

Rall.

p

Rall. *sf*

p

sf

2^d COUPLET.

Le nouveau le bi - zar - re Sont bannis d'i-ci-bas Il

n'est rien de si - ra - re Qu'on ne connaisse pas Et vous au - rez beau fai - re Re - mu - er ciel et ter - re C'est un soin su - per -

- flu Tout s'est fait tout s'est vu Pourtant sans crainte je pro - clame Qu'on n'a jamais vu ce - ci C'est un ma - ri

Rall. *sf*

C'est un ma - ri qui se sauve a - vec sa fem - me U - ne femme qui fuit a - vec son ma - ri C'est un mari

qui se sauve a - vec sa fem - me C'est u - ne fem - me qui fuit a - vec son ma - ri.

mf



M. le vicomte de la GUÉRONNIÈRE, décédé à Paris le 24 décembre
(D'après la photographie de M. P. Petit.)



M. le marquis de SAINT-GEORGES, décédé à Paris le 24 décembre.
(D'après la photographie de M. Otto.) — V. la « Chronique musicale, » page 6.

Nous recommandons la *Maison de Bijouterie HUSSON*, boulevard Montmartre, 21, comme vendant le meilleur marché de tout Paris, à prix fixe.

L. T. PIVER. Véritable savon au suc de laitue.

DETTE EXTÉRIEURE ESPAGNOLE

COUPONS ARRIÉRÉS

Les porteurs des coupons échus les 30 juin et 31 décembre 1873 et 30 juin 1874 sont informés, sur le dépôt de ces trois coupons à la Commission générale des Finances d'Espagne, rue de la Tour-des-Dames, 5, ils recevront 70 0/0 du montant desdits coupons en titres de la rente extérieure espagnole 3 0/0 au taux de 40 0/0 et 30 0/0 en obligations 5 0/0 de la Compagnie de Rio-Tinto jusqu'à concurrence des engagements pris par la dette extérieure vis-à-vis du gouvernement espagnol.



EAU DES FÉES
SARAH FÉLIX
Pour la Recoloration des Cheveux et de la Barbe
SEULE ADMISE ET RÉCOMPENSÉE A TOUTES LES EXPOSITIONS.
Nouveaux Produits recommandés :
POMMADE des FÉES. — EAU de POPPÉE. — EAU de TOILETTE des FÉES
PARIS, 43, RUE RICHER, 43, PARIS.

AUX VIEUX GOBELINS
TAPISSERIES ANCIENNES, RÉPARATIONS, 27, rue Laflitte.

CACHEMIRE DE L'INDE p^r Robes, seul dépôt en Europe.
Union des Indes, 1, r. Auber.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M^{me} la duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Certificat n° 89,211. — Orvaux, 15 avril 1875. — Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma quatre-vingt-troisième année du bien-être d'une santé parfaite.
J'ai l'honneur, etc.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière : en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — LEROY, curé.

Envoi, contre bon de poste, des boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C^o, 26, place Vendôme, Paris.
Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

SACHET SYMPATHIQUE préserve le linge et le fourreau des vers qui les attaquent. Il parfume meubles, mouchoirs, etc. Expédier 1/2 fr. en t. poste. Rafin, p^r, b. s. g. d. g., pass. Verdeau, 27.
SAVON DE NEIGE produit sympathique pour blanchir et velouter la peau. 2 francs franco.

EAU GAULOISE
A BASE DE GLYCÉRINE ET D'ARRICA
Pour l'Hygiène et la RECOLORATION des Cheveux et de la Barbe
Entrepôt Général à Paris, 4, RUE DE PROVENCE, Paris

THÉ DE L'EXPOSITION
Si renommé, 6 francs la Boîte
RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS

ARGENTEZ vous même avec le Bleu d'argent pur, très solidement, cuivre, ruolz, plaqué. Chez tous les quincailliers, marchands de couleurs et d'articles de ménage. — Le facon : 3 fr. 50. Envoi franco en mandats ou timbres-poste adressés à M. H. Labonde, 128, rue Lecourbe, Paris-Vaugirard.

BEGUE L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS ouvrira un cours le 24 janvier. Ecrire à MM. CHERVIN, a. d'Eylau, 90.

CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fab^r, r. S'-Honoré, 376. Assomption.

UN DE NOS MAGASINS de CAOUTCHOUC en vogue, la maison LARCHER, 7, rue d'Aboukir, a créé le Coussin hygiénique contre les douleurs. (Médaille d'argent.)

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

HOTEL PARIS F^g S'-HONORÉ, 45
et AVENUE GABRIEL, 22 (Champs-Élysées)
Conten. : 3,665^m env. — Mise à prix : 1,450,000 fr.
S'adr. à M^e ACLOQUE, notaire, rue M...

ADJUDICATION, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 25 janvier 1876, à midi, DE DEUX MAISONS A PARIS 41 et 43, r. DES ARCHIVES, angle des rues de Bretagne et Portefoin.
Revenu net : 18,780 fr. — Mise à prix : 160,000 fr.
S'ad. à M^e DULUARD, not., r. de Luxembourg, 47.

ADJUDICATION, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 11 janvier 1876, DE MAISON A PARIS, RUE DUPHOT, 9, et RUE SAINT-HONORE, 392 et 394.
Revenu net : 60,253 fr. — Mise à prix : 880,000 fr.
Moitié achetée par l'acquéreur, moitié à l'est du.

2 MAISONS A PARIS

A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 18 janvier 1876, à midi : 1^o r. Caumartin, 43, angle de la r. de Provence. Revenu : 31,763 fr. — Mise à prix : 360,000 fr.; 2^o r. du Fbg-St-Honoré, 124, angle de la r. de Penthièvre. Revenu : 20,900 fr. — Mise à prix : 250,000 fr.
S'adresser à M^e COCTEAU, notaire, rue de Lille, 3.

MAISON A PARIS RUE DE PENTHIEVRE, n° 34.

A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 25 janvier 1876. Superficie, 1,368 m. — Revenu, 53,940 fr.
Mise à prix : 640,000 fr.
Prêts du Crédit foncier, env. 241,000 fr.
Capit. de 15,000 f. rente viag. 300,000 fr.

Capital non imméd. exigible 541,000 fr.
S'ad. à M^e BERTRAND-MAILLEFER, not., 40, r. du Havre.

G^d HOTEL A PARIS RUE ROYALE - S'-HONORE, A VENDRE A L'AMIABLE. — S'adresser à M^e Lavoignat, notaire à Paris, rue Auber, 5.

Le Directeur-gérant : PAUL DALLOZ.
Paris. — Imprimerie A. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.